

La maîtrise de Saint-Nicolas

On ne pourrait pas parler de la maîtrise sans préciser sa fonction et son service à l'intérieur de la communauté. Il faut aussi évoquer l'évolution liturgique et le grand changement apporté par le II Concile Vatican. Les chantres essaient de rendre plus solennelles les fonctions religieuses du dimanche, celles des fêtes plus importantes (fêtes patronales des villages, baptêmes, mariages) et accompagnent leurs concitoyens à leur dernière demeure. Il s'agit donc d'un service de bénévolat. Notre maîtrise se compose actuellement d'une dizaine d'éléments, pour la plupart des femmes et des jeunes filles et de quelque voix d'homme. Les possibilités de chant sont donc limitées, surtout en ce qui concerne le chant polyphonique. Actuellement la direction du groupe est confiée à Augusto Domaine et Rosito Champréavy qui, depuis environ 1967, accompagne régulièrement à l'orgue les exécutions du groupe. De 1991 à 1992, la maîtrise a été dirigée par Rosito Champréavy, remplacé à l'orgue durant cette période par son frère Dante.

Jean Cerlogne (*1920), le doyen de notre *tsantii*, nous a renseigné sur l'histoire et sur l'ancien répertoire de celle-ci.

« Autrefois on chantait en “plein chant”. Fin 1800, début 1900, on utilisait un vieux livre avec les notes manuscrites. Ces chants grégoriens étaient vraiment beaux, ils sonnaient mieux, leurs mélodies étaient plus riches et changeaient selon les auteurs (successivement ce grégorien a été remplacé). Quand j'étais jeune, on utilisait encore ces manuscrits. À la “chantrerie”, les chantres se disposaient en demi-cercle, tournés vers l'autel, lisant sur ce grand livre qui était disposé sur un lutrin au balcon en saillie au fond de l'église. Pour obtenir à plein titre le nom de chantrier, il fallait passer un examen qui était très sérieux. On chantait toutes les parties de la messe (“intrait”, Kyrie, Gloria, etc.) ; chaque dimanche avait ses “parties mobiles” qui changeaient. À tour de rôle, les chantres devaient être à même d'entonner (euntoun-ii) la messe ; pour honorer un chantrier d'une autre maîtrise qu'on accueillait, on l'invitait à entonner la messe. À Saint-Nicolas, on se souvient du père d'Élie Domaine des Cllayón, qui connaissait par cœur toutes les antiennes et les chants liturgiques. Aux “balle fihe”, on chantait aussi les “complies”, les “matines”, les “laudes”, les “leçons”... puis il y avait les “intruits” des saints et de la Sainte Vierge. Dans le vieux temps, les chantres arrivaient à la tsantie de bon matin, parfois avant le jour, afin d'accomplir leur devoir liturgique qui précédait la messe proprement dite. Ils apportaient une dinette pour midi parce qu'ils restaient aussi jusqu'aux vêpres.

Les cantiques tels que Franchis le sanctuaire, Sur la patène... ont été introduits par les capucins lors des Missions. Il y avait par contre de nombreux cantiques dédiés à la Vierge qu'on chantait tous les troisièmes dimanches du mois, à la fin de la célébration, après l'exposition du Saint Sacrement, puis aux vêpres ; on chantait aussi les différents airs de litanie que j'appelais air d'Arvier, d'Avise... une de ces litanies, très appréciée pour sa brièveté, venait de Gignod. La maîtrise, jusqu'au Concile, était composée uniquement d'hommes ; les femmes alternaient la voix des chantres s'unissant au curé qui chantait. À Saint-Nicolas, cette nouveauté a été introduite seulement après la dernière guerre, quand le nouveau curé, Romain Maquignaz, est arrivé dans la paroisse.

*L'accompagnement de l'orgue¹ le-z-orgue, était réservé aux grandes fêtes. Généralement on ne jouait pas de l'orgue lors des sépultures à l'exception de celle d'un chantre. Toutefois, pendant la Consécration, l'organiste pouvait jouer une courte pièce religieuse à l'orgue. On "sonnait" le trombon² pour n'importe quelle sépulture, depuis la levée du corps jusqu'à l'arrivée à l'église, mais pas à l'intérieur de l'église. Cet instrument servait pour accompagner le chant en fauxbourdon, appuyant la voix de basse. Je ne sais pas s'il servait uniquement pour amplifier la voix ou s'il produisait des notes : je ne l'ai entendu qu'une fois quand j'étais tout jeune ! C'était Raphaël Armand (*1876) qui jouait de cet instrument.*



Saint-Nicolas. 20/02/1928. L'organiste Zacharie Armand en sa veste d'instituteur à l'école de hameau de Vens

Les organistes qui m'ont précédé, ont été : Jean-Baptiste Armand, le père de Zacharie Armand, puis Zacharie, que j'ai remplacé après sa mort et maintenant c'est Rosito Champrétavy qui a pris la relève. Avec Zacharie, nous chantions des messes en musique (à deux voix) qui remplaçaient les messes en grégorien. À l'âge de huit ans, j'ai chanté avec d'autres copains la messe T. Devoti à deux voix d'hommes et une voix blanche.

Le grégorien se chantait sans que personne ne le dirige, par contre il y avait toujours quelqu'un qui dirigeait batchè la meseu-a lors des messes en musique ; cette tâche a été confiée d'abord à mon père Sylvain puis à moi. Il fallait en même temps chanter.

On chantait en faux-bourdon (donc du grégorien en polyphonie) le De profundis, le Miserere (7^e ton avec la finale du 1^{er} ; on chantait ces deux tons en faux-bourdon. Le 5^e, solennel du Te Deum, n'était pas employé aux enterrements mais uniquement pour les fêtes importantes). Le dimanche, après un enterrement, les chantres, le curé et les fidèles se rendaient devant la tombe du défunt en chantant le Veni Creator, pendant la procession. On s'interrompait devant la tombe pour chanter le Libera me. En rentrant à l'église, on reprenait le Veni Creator ; tous les dimanches, jusqu'à l'anniversaire, on commémorait chaque défunt, mort durant l'année, et en même temps que le curé récitait des prières pour eux on chantait encore le Libera me. Cette coutume a subsisté jusqu'au départ à la retraite de l'Archiprêtre Romain Maquignaz (1999) ».

NOTES

¹ Le document où l'on parle d'un orgue dans l'église de Saint-Nicolas remonte à 1837. Successivement cet orgue a été remplacé par l'actuel en 1872 ou 1874, les dates sont incertaines, ce nouvel orgue fut acheté par le curé Chamonin et vient de l'église de Verrès. Cf. Ennio BASSI, *Organi della Valle d'Aosta, vol. II*, "L'ERMA di Bretschneider, Roma, 1992, p. 187

² À ce sujet, cf. Emanuela LAGNIER, *Il 'faux bourdon' in Valle d'Aosta*, Università degli studi di Bologna Dip. Di Musica e Spettacolo, Bologna, 1989.